

Si la photo est bonne...

HISTOIRE Au XX^e siècle, pas de journal sans photo : c'est la conviction des quatre photographes qui fondent en 1947 la coopérative Magnum. Deux d'entre eux la paieront de leur vie.

LES GRANDES HEURES DE LA PRESSE (12 / 17)

Ce feuillet, publié par la revue « L'Histoire » (2009 à 2012), est reparu en 2019 chez Champs-Flammarion. Signé par l'historien, ancien ministre, ex-président de la BNF et de Radio-France Jean-Noël Jeanneney, il fait revivre la saga séculaire du quatrième pouvoir en France

Jean-Noël Jeanneney

L'événement, en date du 22 mai 1947, est américain autant que français. Quatre photographes, déjà légendaires, fondent, ce jour-là, à Paris et à New York simultanément, une coopérative qu'ils maîtriseront à parts égales. Il s'agit outre William et Rita Vandivert, qui s'en iront très vite, de Robert Capa, d'Henri Cartier-Bresson, de David Szymon dit Chim et de George Rodger. Bref, l'aristocratie du reportage : des hommes qui parcourent la planète, souvent à grand risque, pour en donner à voir les soubresauts et les bouleversements.

En parvenant, à force d'amitié et de chaleur, à surmonter leur individualisme atavique pour faire fructifier une solidarité, les créateurs de Magnum font franchir à leur métier, à leur vocation, à leur influence dans la presse une étape décisive. L'époque est propice. La télévision n'a pas encore imposé sa concurrence brutale, et qui si souvent banalise, tandis que plus que jamais, à l'issue d'un effroyable conflit, le public est avide d'en visualiser les suites.

Les pionniers

Voilà déjà longtemps que des entrepreneurs de presse ont compris l'avantage que les journaux tiraient de photographies de mieux en mieux reproduites grâce aux progrès de la technique. En France, le quotidien « Excelsior », fondé en 1910, a assuré, en pionnier, sa popularité grâce à la place qu'il leur a faite : 25 à 30 clichés par numéro. Les journaux les plus guindés peuvent bien se refuser à y avoir recours – tels, jusqu'à leur fin sous Vichy, le « Journal des débats » ou « Le Temps », rejet auquel « Le Monde » restera longtemps fidèle –, les feuilles populaires y font appel depuis longtemps.

Surtout, ont commencé de prospérer les magazines qui fondent leur succès sur la photographie. L'ancêtre, en France, est le prestigieux « Vu » de Lucien Vogel, qui a paru de 1928 à 1940 et dont les numéros impressionnent, aujourd'hui encore, par la qualité de la mise en page et des tirages, faisant vieillir la prestigieuse Illustration, qui a longtemps préféré le dessin.

« Regards », proche du Parti communiste et apparu trois ans plus tard, a à peu près la même ambition. « Life », aux États-Unis, est une des plus éclatantes réussites du siècle. « Picture Post », en Grande-Bretagne, n'est guère moins brillant. « Match », en France, est porté par Jean Prouvost dès 1938, mais c'est avec « Paris-Match », refondé par lui en 1949, qu'il va conquérir une place hors de pair - se hissant, à son zénith, jusqu'à un tirage de 1,8 million d'exemplaires en 1958.

Cartier-Bresson, l'œil du siècle

Au lendemain de la guerre, les envoyés spéciaux souffrent de demeurer les employés des entrepreneurs de presse ou des agences et de perdre, sur leurs œuvres, à la fois droit d'auteur et droit moral. Sans compter que leurs destinations géographiques leur sont souvent imposées. Dès avant la guerre, Robert Capa avait rêvé d'un système qui leur assurerait une toute autre liberté. Le moment est venu.

Henri Cartier-Bresson, issu d'une grande famille d'industriels du Nord, qui s'est échappé d'un camp de prisonniers avant de rejoindre la Résistance, a la figure d'un libéral pacifiste, promeneur lucide et déterminé, celui que son biographe Pierre Assouline a défini comme « l'œil du siècle » (1). Il manifeste envers la photographie, dont il apparaît déjà comme l'un des maîtres, un détachement qui

À force d'amitié, les fondateurs de Magnum font franchir à leur métier et à leur vocation une étape décisive

est encore une manière de préserver son intime latitude d'action. Capa, hongrois nationalisé américain dont la gloire date de la guerre d'Espagne, qu'il a saisie dans toute sa gravité et parfois sa funèbre grandeur, est l'homme de tous les dangers, magnifiquement mythomane, charmeur, joueur et mélancolique.

David Seymour, George Rodger

Chim, de son vrai nom David Szymon – il signe aussi David Seymour –, d'une famille de lettrés juifs polonais, émigré en France dès le début des années 1930, s'y est lié avec Cartier-Bresson, dont la pudeur a rencontré la sienne : l'un et l'autre ont publié dans « Vu » leurs premiers reportages importants. Chim vient d'être décoré, en Amérique, pour son analyse des photographies aériennes prises au-dessus des territoires ennemis. George Rodger est connu pour ses photos du Blitz et de la libération de Bergen-Belsen, celle-ci l'ayant d'ailleurs éloigné à jamais de la photographie de guerre et du goût de « faire



L'un des clichés légendaires de Robert Capa, un des quatre fondateurs de l'agence Magnum, lors d'une exposition à la base sous-marine de Bordeaux. PHOTO STÉPHANE LARTIGUE

des morts de belles compositions » ; il vient de franchir trois cents miles à travers la forêt birmane pour échapper aux Japonais. Élégant et courtois, il paraît parfois goûter le plaisir de se conformer au stéréotype du flegme britannique.

Magnum, latin et... champagne

Le nom même que ces quatre hommes ont choisi pour leur coopérative dit assez à quelle hauteur ils inscrivent leur intention : Magnum ! « La noblesse du latin, la joie de vivre du champagne, le prestige de la plus belle marque déposée par Smith and Wesson, et surtout la supériorité de l'étymologie ». Venus d'horizons si divers, ils affirment leur volonté de dépasser les cloisonnements nationaux. L'admirable Robert Doisneau a d'ailleurs refusé d'en être : « Tu sais, moi, sorti de Montrouge, je suis perdu... »

Mais ce que signifie la création de Magnum, c'est d'abord le rejet de toute opposition entre la photographie comprise comme œuvre d'art et celle qui se voudrait le reflet direct d'une époque en mouvement. Artistes ou témoins ? Les hommes de Magnum refusent cette alternative. Les grands reporters de la presse écrite n'affirment pas leur capacité d'être vrais et

justes tout en étant chacun différent, tout en ayant chacun sa sensibilité propre ? Eh bien, eux aussi ! Dans un entretien avec Hervé Guibert, Cartier-Bresson a raconté comment Capa lui avait enjoint affectueusement de quitter l'étiquette de « photographe surréa-

dochine au cours d'un reportage destiné à « Life ». Il avait eu un mot célèbre : « Si votre photo n'est pas assez bonne, c'est que vous n'étiez pas assez près. »

Plusieurs autres talents rejoindront, par la suite, les fondateurs : tels Ernst Haas, Eve Arnold ou Marc Riboud ; plus tard, entre bien d'autres, Sebastiao Salgado, Bruno Barbey, Raymond Depardon ou James Nachtwey, fidèles à la charte de départ, en dépit de la pression des journaux cherchant souvent, plutôt que des regards originaux, des illustrateurs pour leurs informations, en dépit de la formidable concurrence des innombrables preneurs d'images à très bon marché. Au temps du numérique, pour eux, pour nous, le défi est toujours actuel.

(1) Cartier-Bresson, l'œil du siècle, Plon, 1999.

(2) Articles intrépides, Gallimard, 2008.

« Magnum : si la photo est bonne... », « L'Histoire » n° 361, février 2011.

www.lhistoire.fr/les-grandes-heures-de-la-presse/magnum-si-la-photo-est-bonne

Samedi prochain, « France Soir », un million d'exemplaires.

Tué en 1954 en sautant sur une mine, Capa disait : « Si votre photo n'est pas assez bonne, c'est que vous n'étiez pas assez près »

liste ». « Sois photjournaliste ou tu tomberas dans le maniérisme. » Il faut raconter des histoires mais de manière incomparable.

La mort de Chim et Capa

Le prix de la liberté neuve qu'a conquise le quatuor fondateur, et du courage qu'il implique, sera lourd. Chim sera tué en 1956, en couvrant le débarquement des troupes franco-britanniques à Suez, et Capa avant lui, en mai 1954, sautant sur une mine pendant la guerre d'In-